

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

LA CARRIERE

L'amiral Makaroff.

UNE VIE BIEN REMPLIE.

Le marin et le savant.

C'était un enfant de la halle que cet admirable marin qu'une catastrophe inattendue vient de faire disparaître avec tant d'autres braves...

A ce moment, Makaroff fut l'homme le plus populaire de la Russie avec son émule terrien, l'illustre et regretté Skobelev.

La guerre russo-turque valut à Makaroff la croix de Saint-Georges, celle de Saint-Vladimir, le titre d'officier à la suite de l'Empereur...

En 1882, il est capitaine de vaisseau et commande un superbe croiseur dans le Pacifique. Centre-amiral en 1890 et inspecteur général de l'artillerie navale...

Enfin, en 1896, il est nommé vice-amiral et commandant en chef, préfet maritime de Cronstadt, poste important et délicat qu'il a occupé jusqu'en août de février dernier...

C'est ainsi que son fameux pailet, le "pailet Makaroff" est partout adopté aujourd'hui: un instrument destiné à aveugler les yeux de l'ennemi...

Paroles également profondes, qui viennent compléter la signification des premières, et qui, si elles sont écoutées, porteront des fruits.

C'est encore à lui qu'on doit l'invention du navire brisé glace le "Yermak", construit d'après ses plans, à bord duquel il entreprit une campagne d'essai dans les mers polaires.

Les résultats obtenus furent inespérés. On en eut, il y a quelques années, une preuve convaincante, lorsqu'un cuirassé échoué près d'une île, à l'entrée du golfe de Finlande, fut, après son renflouement, faire les deux cent milles qui le séparaient de Cronstadt, grâce à la route libre qu'on avait devant lui...

On doit à l'amiral nombre d'autres inventions ingénieuses et pratiques, notamment celle de la coiffe de l'obus, qui permet au projectile d'entamer et de traverser les plaques en acier dont la surface a été durcie par la cémentation.

Tel était l'homme qui vient de disparaître dans toute la force de l'âge — il avait cinquante-cinq ans à peine — dans toute la plénitude de ses facultés. Tel était l'illustre marin qu'un coup du sort aussi cruel qu'inattendu vient d'enlever à sa patrie au moment où celle-ci avait mis en lui une bonne partie de ses espérances.

Au pays des Mille et une Nuits.

Voici l'analyse d'un livre bizarre qui vient de paraître, "Deux Londoniennes dans un harem".

En 1889, le schah de Perse, qui s'appelait alors Nasr-ed-Din, alla visiter la France, c'est à savoir la tour Eiffel, la rue du Caire et les danses de Java. Par la même occasion, il visita l'Angleterre, autrement dit le Crystal Palace. Dans ce palais, deux petites Londoniennes, deux sœurs, venaient à un complot des pelotes à épingles, des écrivains formés de coquillages, des porte-plumes dont l'ivoire enfermeait des vives de la Tour ou de l'Albert Memorial. Chaque jour un personnage de la suite du Schah venait à ce complot et achetait tous les bibelots. Un matin, il se déclara. Très noble, très riche, proche parent du souverain, il se nommait Nasr-i-Sultan. Catholique, disait-il, et naturalisé Français, il demandait en mariage l'aînée des deux marchandes. Miss Frances Blackman ne se fit point prier. Leur union fut bénie. Nasr-i-Sultan, non moins épris de l'Europe que des Européennes, lona, près de Hyde Park, un délicieux hôtel, et, laissant repartir son maître, crut avoir dit à la Perse un éternel adieu.

Son bonheur durait depuis deux ans quand l'ordre lui vint de réintégrer Téhéran; sous peine de voir confisquer tous ses biens. Nasr-i-Sultan fut désolé. Sa femme fut ravie. Elle allait être princesse, vivre au pays des roses dans un palais doré! Elle emmena avec elle sa sœur, Ada Blackman, comme demoiselle de compagnie. Le voyage fut un enchantement; dans toutes les grandes villes, les légations persanes célébraient par des fêtes splendides l'arrivée du trio princier.

Passé la frontière de Perse, on donna aux deux femmes un costume persan et l'ordre de se voiler le visage; on les mit à cheval, flanquées d'une troupe d'eunuques; à Téhéran on les enferma dans un harem. C'est que, rentré en Perse, Nasr-i-Sultan, en dépit du baptême et de l'état civil, était redevenu Persan. Dans son harem, il nourrissait déjà quatre femmes légitimes, sans compter plusieurs autres. Elles furent toutes bon accueil à la nouvelle venue qu'elles nommèrent Babi-Khonam. La première femme, surtout, sœur du Schah, elle avait vingt ans de plus que Nasr-i-Sultan qui, lui-même, en comptait vingt-trois de plus que sa quatrième épouse. Elle fut maternelle. Mais ses bontés ne consolèrent point Babi-Khonam. On a beau n'être qu'un trottin de Londres, ne savoir qu'un peu de piano et quelques mots de français: on peut trouver insuffisante la conversation des femmes de harem, principalement quand on ne la comprend pas.

Babi-Khonam donna le jour à un fils qui reçut le nom de Nasr-i-Khan. L'amour de son mari en fut encore accru. Il combla de prévenances la jeune mère et lona pour elle une villa où, de temps à autre, avec sa sœur, elle allait mettre ses vêtements d'Europe, se découvrir le visage, se croire, pour quelques heures, sortie de captivité. A la longue, les deux anglaises avaient appris le persan: elles entendirent leurs compagnes et leur traduisaient même de petites brochures évangéliques. C'était une distraction. Mais elles regrettaient toujours le Crystal Palace, le compteur, les écrivains de coquillages et les porte-plumes en ivoire avec des voes de la Tour.

Un soir que, vêtues à la persane et voilées jusqu'aux yeux, elles erraient tristement, revenant de la villa, elles croisèrent deux Anglais. Sir de n'être pas compris, l'un d'eux ne se gêna point pour dire combien cet accoutrement lui semblait disgracieux. Quelle ne fut pas sa surprise quand les femmes, à ce mauvais compliment, ripostèrent en argot de la Cité! La loi punie de mort l'Européen qui, dans la rue, aborde une Persane. Mais les promeneurs n'insisteront point à braver la défiance: en peu de mots, ils furent au courant. L'un d'eux était M. John Foster Fraser, qui cumulait alors, avec ses travaux de journaliste, un emploi à la Compagnie des télégraphes indonésiens. Le lendemain, toute la colonie étrangère savait que deux Anglaises occupaient dans la haute société persane un rang considérable. Nasr-i-Sultan dut consentir à recevoir plusieurs des notabilités. Miss Ada Blackman, que le grand-vizir avait inutilement sollicitée pour son harem, connut ainsi un négociant anglais, qui l'épousa et l'emmena à Chiraz.

Vers la fin de 1896, Nasr-i-Sultan tomba gravement malade. Il était, depuis quelque temps en disgrâce. Il prétendit qu'on l'avait fait empoisonner. Dans cette conviction, il entreprit, avec sa femme, un pèlerinage en Arabie; il mourut en atteignant la ville sainte de Kôm et, comme il avait épousé une infidèle, on refusa de l'inhumer dans l'intérieur des murs. Ramenée à Téhéran, sa veuve et héritière trouva que la famille, fortifiée d'être frustrée, avait mis les sceaux partout. Elle les brisa et fit mise en prison. On fit sur son fils des tentatives de meurtre. Il fallut, pour la délivrer, que la légation anglaise recourût à la force. Babi-Khonam obtint de rentrer à Londres, où on lui sert une rente de 5000 fr. Son fils, à l'âge de vingt et un ans, devra, pour recueillir la fortune paternelle, retourner en Perse et justifier qu'il est resté fidèle à la foi musulmane. Il n'a tenu qu'à l'ancienne vendeuse de Crystal Palace de contracter là-bas un second mariage. Le jour de son départ, quatre

éunuques se présentaient devant elle, porteurs d'un magnifique collier de turquoises: "Notre maître, dirent-ils, et ils nommèrent un très haut dignitaire, — vous supplie d'être sa femme. — Mais il ne me connaît pas. — C'est vrai; mais il a vu votre photographie."

LES DIAMANTS DE L'IMPERATRICE DU JAPON

On sait que la noblesse japonaise, considérant la guerre contre la Russie comme une sorte de guerre sainte, a voulu y contribuer en augmentant les ressources du trésor de guerre. Elle y a apporté son argent, sa vaisselle plate, ses bijoux, etc.

L'impératrice préchant d'exemple, a donné une grande partie de ses joyaux. Mais ces patriotiques sacrifices ne donneront pas les résultats financiers que l'on pouvait en espérer. Au lieu des millions auxquels on les estimait, c'est seulement quelques centaines de mille francs que produira la vente des diamants de l'impératrice.

En voici la raison. Les experts auxquels ces joyaux ont été soumis ont constaté, à leur grande stupeur, que les diamants d'une magnifique rivière et la plupart de ceux de la couronne impériale étaient tout simplement des diamants français de de Bize. Des intermédiaires peu scrupuleux, chargés de l'achat, étaient venus à Paris et en avaient rapporté une collection qu'ils avaient présentée au Mikado comme les plus beaux morceaux qu'on pût trouver en Europe.

Que le Mikado s'y trompât, c'était tout naturel, mais ce qui prouve la perfection de ces pierres, c'est que tous les joailliers de la Cour furent d'accord pour les trouver merveilleuses.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Les habitués de l'Orpheum attendaient beaucoup de la Belle Guerrero, et ils n'ont pas été déçus. Elle a obtenu un succès complet dans "La Rose et le Poirier", une pantomime accompagnée de danse. Elle a du reste un habile partenaire dans Dufauré Philippe.

Tous les autres artistes qui paraissent tout à tour sur la scène se font applaudir, et on peut dire sans exagération que le programme de cette semaine à l'Orpheum est le plus intéressant de la saison entière.

GRAND OPERA HOUSE.

"Roanoke", la pièce de Hal Reid, couronne dignement la saison au Grand, et c'est devant des salles pleines que les artistes jouent.

Il y aura vendredi la matinée habituelle.

Jeudi: deux représentations, en matinée et le soir, seront données au bénéfice de M. Morris Marks, caissier du théâtre.

PARC ATHLETIQUE.

Pour la soirée d'ouverture, le lundi 2 mai prochain, la direction du Parc Athlétique a préparé un programme comprenant des morceaux de musique choisis, de la comédie et des nouveautés.

Il ne reste qu'à désirer du beau temps pour que la soirée soit parfaite.

S'il en est ainsi le casino sera foulé pour entendre les huit "English Girls", les "Yankee

Comedy Four", Gerlie Hoffman et Eita Pearce dans les "Gibson Girls", Grey et Waiz, Lillian Leroy et "Tit for Tat".

WEST END

C'est dimanche prochain que le professeur Paoletti et son orchestre ouvrent la saison au West End par le premier concert de l'année. En outre quatre actes de vaudeville de premier ordre sont inscrits au programme.

Pour le concert M. Paoletti a promis des morceaux choisis des grands maîtres aussi bien que les avis populaires du jour. James J. Corcoran à la direction des autres parties du programme. Il n'y a qu'à se rappeler avec quel brio il s'est acquitté de cette tâche l'année dernière pour prédire un grand succès.

Cette saison il y aura chaque soir quatre actes de vaudeville au lieu de deux.

MOTS POUR RIRE

Le précepteur de Shylock fils l'interroge: — Votre père prête 1,000 francs remboursables à raison de 50 francs par mois. Combien le débiteur lui devra-t-il au bout de six mois? — Au moins 2,000 francs. — Alors, vous ne connaissez pas un mot d'arithmétique? — Possible... mais je connais bien papa! —

Un jeune danseur, que le rythme troublant d'une valse incite à la poésie, fort glorieusement et amoureusement demande à la jeune fille qu'il enlève: — Vous aimez la danse, mademoiselle? — Moi?... Oh! pas du tout... mais le médecin veut que je transpire! —

Conseil Municipal.

Séance régulière sous la présidence de M. Mehe. MESSAGE DE MAIRE. Maire de la Nouvelle-Orléans, le 26 avril 1904. Aux membres du Conseil.

Par le présent je transmets les documents suivants: Rapports hebdomadaires du commissaire des édifices publics, du 5 au 25 avril 1904. Communication de même fonctionnaire incluant un rapport sur l'état du local et de l'écurie du 10me précinct. Rapport mensuel du même fonctionnaire pour le mois de mars 1904.

Communication du commissaire des travaux publics contenant un exposé détaillé de l'état des rues sur lesquelles des voies doivent être construites, ainsi que de l'état des ponts, passerelles, etc., conformément à l'article 32 de la charte de la ville.

Communication de même fonctionnaire appelant l'attention du conseil sur l'état des rues pavées en asphalte pour lequel la période de garantie des entrepreneurs a expiré.

Communication de la commission des eaux et égouts sur une motion du conseil en date du 24 février 1904 relative aux travaux de drainage de la rue Lowerline.

Communication de la commission centrale des parcs et avenues contenant ses suggestions au sujet de modifications requises pour mener à bien les plans de la commission.

Communication de la commission de l'avenue Rempart suggérant une ordonnance pour l'élevation du niveau des trottoirs de ladite avenue, de la rue du Canal à l'avenue de l'Espérance, conformément à un niveau fixé par l'ingénieur de la ville.

Rapport du président de ladite commission, relatant les travaux du 25 mars 1904 au 1er avril 1904. Pétition de résidents de la rue Robin qui protestent contre le changement du nom de cette rue. Pétition de propriétaires de la rue Joseph, de l'avenue St-Charles

à la rue Rempart sud, qui demandent un pavage en asphalte. Communication de la "New Orleans Fire Underwriters Association" relativement à l'adoption de mesures pour la protection de la ville contre des conflagrations désastreuses.

J'ai nommé M. Jules Mazerat commissaire de l'avenue des Crisulines, en remplacement de M. Fillmore Delaup arrivé au terme de ses fonctions.

J'ai nommé M. L. A. Hubert membre de la commission de l'avenue Rempart, pour remplir la vacance causée par la mort de M. O. N. Maestri, et M. Paul Maestri, pour remplir la vacance causée par la mort de M. G. V. del Corral.

Respectueusement. PAUL CAPDEVILLE, Maire.

Le message du maire est reçu et les divers comités compétents renvoyés aux comités compétents. Les nominations sont approuvées. Après la lecture des rapports des fonctionnaires et des fonctionnaires et des comités le conseil adopte les ordonnances suivantes:

Ordonnance acceptant la soumission de la Sicilian Asphalt Co. pour le pavage de la rue Rempart, de Canal à Touane.

Ordonnance acceptant la soumission de la Barber Asphalt Co. pour le pavage de la rue Rempart, entre les avenues Tulane et Howard.

Ordonnance acceptant la soumission de la Barber Asphalt Co. pour le pavage de la rue Lopez, entre les avenues Esplanade et Grulines.

Ordonnance permettant à J. J. Hecker d'ouvrir un débit de liqueurs à l'angle des rues Elizabeth et Pine.

Ordonnance enjoignant au commissaire des Travaux publics de passer avec le meilleur de prix, l'avenue St Bernard, côté inférieur, de la rue Claiborne à la rue Broad.

Ordonnance permettant à D. S. Serrin d'ouvrir un débit de liqueurs au numéro 2108 de la rue Decatur.

Diverses ordonnances d'intérêt secondaire sont également adoptées.

Une ordonnance autorisant la nomination de nouveaux employés dans le département de l'ingénieur de la ville et pourvu qu'un paiement des salaires desdits employés est d'abord adoptée, mais elle est reprise en considération. Après une longue discussion il est proposé d'accorder à l'ingénieur de la ville un ingénieur assistant et un inspecteur, et il en est finalement décidé par neuf voix contre cinq.

Après la lecture des affaires nouvelles la séance est levée.

Revue des Deux Mondes.

16, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 AVRIL 1904.

I. — Le Retour de Varennes (suite). — La Poursuite, par M. G. Lendire.

II. — L'Arbre de Science, par M. Paul Perret.

III. — L'Amérique Française et le Centenaire de la Louisiane, par M. Pierre de Coubertin.

IV. — Leonce de Lavergne. — Souvenir. — Personnes et Documents inédits, par M. Ernest Cartier.

V. — Poésie, par M. Charles Guérin.

VI. — Les Missions Chrétiennes et leur Rôle Civilisateur. — II. L'Europe Morale et Sociale, par M. G. Bonnet-Maurry, professeur à la Faculté de Théologie protestante.

VII. — Au Pays de Galles, par M. Firmin Bouillon.

VIII. — Revue Dramatique. — Oiseaux de Passage au Théâtre Automatique. — Le Manteau d'Or à la Renaissance, par M. René Doumic.

IX. — Revues Etrangères. — Le Dérailleur (Gazette de Louis Stephen, par M. T. de Wyzewa).

X. — Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

XI. — Bulletin Bibliographique.

DOULEUR AU COTE OU A LA POITRINE FAITES USAGE DU LINIMENT SLOAN.

de course, qui était venue se ranger devant le porras.

— Non, pas encore lui, fit la concierge, quand il eurent été leurs masques. Et vous allez voir ce qu'il va en délier, aujourd'hui!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

— Ah! — Oui, mon bon monsieur! Toute cette semaine, je ne lais que répondre que oui, que c'est bien exact, qu'il sera ici aujourd'hui... Si on ne me l'a pas demandé cent fois!... Car, pour un homme populaire, chez les gens chic comme chez la pauvre peuple! Tenez! regardez moi ça!

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

QUATRIEME PARTIE.

LE VERSO.

prononça, devant Claude, toute une conférence sur l'alcool, sur la production des départements du Nord, sur l'Allemagne, sur l'éclairage, sur l'alimentation des animaux, sur dix sujets, auxquels il touchait, cette comparaison se présenta tout de suite à l'esprit de Claude, "comme un papillon qui butine de fleur en fleur".

Et, ce jour-là, où il avait annoncé d'extraordinaires dispositions de travail, il ne fit rien... que recommander à Claude d'accomplir ce qu'il devait faire lui-même.

— Parce que vous me comprenez très bien, mon garçon! Vous avez de l'ordre, de la méthode... que je n'ai jamais en le temps d'avoir, moi! Vous me complétez. Et si ce n'était pas vous enlever à mon laboratoire personnel...

— Monsieur! avait murmuré Claude, soudain attendri.

— Mais, ajoutait Tiborce, il n'y a aucun avenir avec moi. Tandis que si vous plaisez à mon neveu comme à moi... Il y a si longtemps qu'il cherche un second lui-même! Sur ce, bonsoir! Je vais être en retard pour ma communication à l'Académie des sciences sur la coloration de l'aluminium!

Le soir même, Claude était allé voir sa mère... rien que quelques minutes, mais bien appréciables pour la rassurer: "Oui,

maman, tu avais raison. Nous ne sommes responsables de nos actions que dans une mesure limitée, et la jeunesse juge toujours avec trop d'intransigeance. J'ai causé deux longues heures avec lui... ou plutôt, je l'ai écouté; et je sens bien que je ne le déteste plus, malgré le mal qu'il t'a fait... Je suis même prêt à bien l'aimer, le respecter..."

— Ce n'est pas lui, personnellement, qui m'a fait du mal, mon fils, avait répondu Claude avec son admirable résignation: c'est la vie, qui vous broie tous un peu avant de vous laisser arriver au bonheur. Me voici enfin, et je suis content, et présent, et si confiante en l'avenir, puisque l'avenir, c'est toi; et je t'en salue le maître!

Olande n'avait pas le même orgueil; mais une assurance toute nouvelle lui était venue du seul fait qu'il savait à quelle souche se rattacher et quelle tradition de famille respecter. Il en avait même pris une allure plus ferme, son regard était plus décidé. Et Tiborce l'ayant définitivement placé à la tête de son laboratoire, sous réserve de l'approbation de Jean de Vitray, il s'imposait: il est immédiatement l'autorité nécessaire sur ses camarades, et les divers chefs de service ne s'étonneront pas de lui voir si rapi-

dement gravir les échelons. Il ne tremblait plus, maintenant, que lorsqu'il pensait à Jean de Vitray, pour qui il avait déjà autant d'affection que, jadis, il se révoltait contre son autorité. Selon les lois de la nature c'était son cousin; mais il le considérait comme un grand frère, à qui il allait se donner tout entier, quoi qu'il en eût un peu peur.

C'est que, dans toute l'Asine, on le respectait comme un Dieu: Jean avait beau être absent, on parlait sans cesse de lui. Dix fois, Claude entendit conter son histoire: son amour pour ses hommes quand il était officier; sa démission donnée dès qu'il avait compris que son activité s'atrophierait dans l'armée, surtout avec le nom qu'il portait, la famille hautement réactionnaire à laquelle il appartenait.

Et cependant, personne n'était plus égalitaire que lui, personne jamais ne se mit plus simplement à la besogne, accomplissant les plus humbles travaux, réalisant ce prodige de l'officier qui rentre dans la vie civile et y devient promptement un homme pratique, asséspli à toutes les idées modernes.

De sa vie ancienne, il n'avait gardé, avec une petitesse raffinée qu'il s'étendait jusqu'à ses ouvriers, qu'un amour passionné des sports; et c'est ce qui l'avait poussé vers l'automobile, le jour de son départ, quatre

donné avec une foi d'apôtre. Il avait été des tout premiers essais, réalisant, de la façon la plus courtoise, avec M. de Dion et son associé M. Bontou. Mais, quoiqu'il eût de remarquables collaborateurs parmi ses ouvriers, il était resté seul, lui, à la tête de ses établissements fondés, au bout de quelques années, par une puissante société, composée en grande partie de ses amis, et qui ne voyait que par lui.

De telle sorte que Claude, à mesure qu'il s'étudiait son usine, sentait de plus en plus sa pensée partout. C'est lui qui avait fait les plans de chaque atelier, qui donnait l'idée des modèles, des outillages nouveaux à fabriquer. C'est lui surtout qui présentait tous les besoins modernes et, par ses perpétuels voyages, mettait toujours son usine en mesure de lutter avec l'étranger.

En ce moment, il arrivait d'une immense tournée à travers l'Amérique, l'Angleterre, le Danemark, la Hollande... Et par quelques bribes de correspondance on savait, selon le langage populaire, "qu'il allait, encore une fois tout chambarder, mon vieux!"

Mais, malgré la besogne que cela leur donnerait, les chefs de service l'attendaient avec impatience, comme des soldats qui n'ont pas vu leur général en chef depuis longtemps.

Et ce fut une déception générale lorsqu'il téléphona, le dimanche matin, qu'il était obligé de remettre son entretien avec eux au lendemain.

Et l'on envia Claude qui recevait l'ordre de revenir l'après-midi, lui, le nouveau, qui aurait le plaisir de voir le patron le premier.

Aussi Claude ne s'était-il absenté que le temps d'envoyer son petit bleu à Gracieuse, et de déjeuner à la hâte.

Et, avant une heure, il était de retour dans son grand laboratoire, qu'un petit confort, seulement séparé du cabinet de Jean de Vitray.

Entendant des pas dans le cabinet, il alla y jeter un coup d'œil et vit la femme du concierge qui arrangeait un bouquet sur la table du patron, entre une réduction d'auto de course et un modèle de camion.

M. de Vitray aime donc les fleurs? demanda-t-il.

— Ah! monsieur, hiver comme été, s'il n'avait pas son bouquet côté de son écriteau!

Et cela ajoutait encore une petite note poétique au grand héros dont Claude s'enthousiasmait.

— Ah! mon Dieu! ce n'est pas déjà lui? s'écria la concierge, en tendant le bruit d'une auto.

Claude se précipita à la fenêtre.

Trois messieurs, les yeux couverts du masque à résille, descendaient d'une longue voiture